

LIVRES D'IMAGES

■ Chez *Albin Michel Jeunesse*, Gilles Eduar : *Les Ailes de Crocodile* (89 F). Le thème inspiré du *Vilain petit canard* s'enrichit d'une dimension mythique puisque ce crocodile rejeté par ses frères est en fait un dragon. Mais il y a également du *Babar* dans l'air car l'histoire, la psychologie des personnages, la mise en pages, le graphisme, le climat du livre font penser à Jean de Brunhoff. En outre le modernisme exotique de la couleur dynamise le climat du livre.

■ Chez *Bayard Éditions*, coll. Popi-Pomme d'Api, ill. Danièle Bour. La suite de *Petit Ours Brun* présentée dans une nouvelle maquette : *Petit Ours Brun et son mouchoir chéri* ; *Petit Ours Brun joue avec son chat* ; *Petit Ours Brun sent les odeurs* ; *Petit Ours Brun fait une colère* ; *Petit Ours Brun veut aider* ; *Petit Ours Brun a très faim* (12 F chaque).

Stephen Willie, trad. Marie-Hélène Delval, ill. Jonathan Allen : *La Petite auto de Gros Ours* (95 F). L'animation est très réussie : la mobilité, la vision en volume de la voiture provoquent un effet jubilatoire et participent de la drôlerie des situations et du dynamisme de la narration.

■ Au *Bilboquet*, dans la collection Albums Poche, Eveline Hasler, ill. Jozef Wilkon : *Les Pipistrelli acrobates* (39 F). Réédition d'un titre connu dans une traduction nouvelle et un format différent qui contraint l'illustrateur à modifier quelques images.



Journal d'un chien, ill. Y. Murakami, Circonflexe

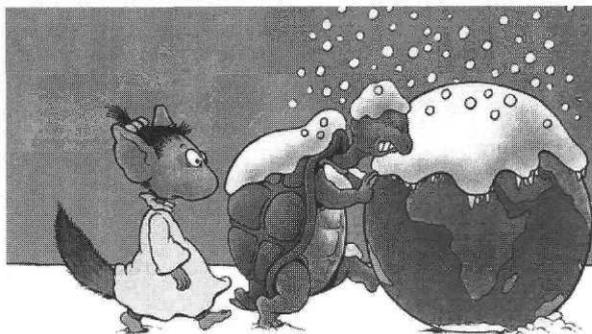
■ Chez *Casterman*, coll. Albums Duculot, Ernest et Célestine de Gabrielle Vincent : *Le Sapin de Noël* (72 F). Malgré les clichés psychologiques et les attendus que la série n'a pas manqué de développer au fil du temps, le titre échappe à la convention. Le sentiment ambigu que suscite la célébration de Noël à mi-chemin entre le privé et le mercantile est traité ici avec la subtilité dont Gabrielle Vincent sait faire preuve. Le dessin est cependant bien hâtif ; le pauvre Ernest a des mains de grand singe !

■ Chez *Circonflexe*, coll. Les Animoques, Robert Kraus : *Strudwick l'agneau-loup* (65 F). Les clin d'œil à la littérature enfantine (le Petit Chaperon rouge, le costume de loup de Max) sont dus principalement au procédé utilisé par l'illustration où l'incrustation d'éléments naturels souligne avec esprit le caractère parodique de l'histoire.

En Albums Circonflexe, Paolo Marabotto : *Daniel qui n'avait pas de maison* (69 F). La stylisation des collages, l'harmonie des couleurs, tempèrent un sujet qui, dans le contexte actuel, est assimilé à un problème social. Ce clochard, pour le lecteur français actuel est un SDF, alors qu'en fait son choix de vie, expliqué en partie à la fin, répond à une volonté délibérée.

Yukuo Murakami, trad. Colette Diény : *Journal d'un chien* (69 F). Petits tableaux de genre. Le regard que l'animal porte sur la vie ordinaire de son compagnon à deux pattes n'est pas dépourvu d'un humour caustique.

Aux couleurs du temps, Ib Spang Olsen, trad. Catherine Bonhomme : *Le Garçon de la Lune* (72 F). Cet enfant-là est un Puck, aérien et charmant ; sa descente est visualisée matériellement et métaphoriquement par le renversement d'un format à l'italienne qui défile en hauteur. Le



L'Écoute-aux-portes, ill. C. Ponti, L'École des loisirs

procédé a été inspiré à Ib Spang Olsen par ce que les gens de télévision appellent un « déroulant ». La vision verticale accuse la sensation de chute dans le vide et le caractère onirique d'une histoire illustrée dans le style naïf et désuet des années 60.

■ *À L'École des Loisirs*, Philippe Corentin : **Papa !** (76 F). Visiblement Philippe Corentin est plus à l'aise avec des personnages imaginaires. Ici, le réalisme de la situation - bien qu'il soit caricaturé par une outrance colorée et des cadrages cinématographiques déformants - ne parvient pas à la fantaisie loufoque des figures anthropomorphes, inventées par le dessinateur dans d'autres albums.

Philippe Dumas : **Robert et Louis, L'Angleterre est une fête** (80 F). La suite des aventures ordinaires mais sympathiques d'une famille française très british.

Viveca Lärn Sundvall, ill. Olof Landström : **Élie** (68 F). L'anticonformisme de la peinture des personnes âgées est due autant au texte qu'à la vision offerte par l'illustration. Le graphisme peu aimable de

Olof Landström présente - comme toujours - un aspect caricatural qui dote les figures d'un air fort sympathique et d'un look inattendu.

De Claude Ponti : **L'Écoute-aux-portes** (140 F). Le terrain de prédilection de Claude Ponti est l'imaginaire; depuis *Adèle*, il revendique l'héritage de Lewis Carroll dont il partage le goût pour les chutes abyssales, les passages de l'autre côté de la réalité, et le non-sens des mots pris à la lettre; il a constitué ainsi à l'aide d'un vocabulaire graphique très personnel une étonnante galerie de personnages reconnaissables au premier coup d'œil. La quête des origines, le mythe de l'Histoire source de vie, la certitude de l'éternel retour rappellent *L'Arbre sans fin*. L'allusion à la forêt profonde des mots pétrifiés par l'oubli, à l'image que le temps efface, à la grandeur de la page blanche s'accompagne d'une économie formelle - rare chez cet illustrateur - qui touche d'autant plus qu'elle évoque un mythe.

Allen Say, trad. Isabelle Reinarez : **Le Voyage de grand-père** (78 F). Un enfant américano-japonais retrace avec une pudeur - due en

grande partie à la délicatesse des illustrations - le voyage aller et retour de son ancêtre entre son pays d'origine et sa patrie d'adoption. La richesse mais aussi le déracinement de ceux que l'exil condamne à un biculturalisme sont évoqués par l'auteur à travers l'itinéraire familial. À la subtilité de l'aquarelle utilisée pour peindre les paysages s'oppose la sécheresse photographique des portraits qui exprime la difficulté de vivre entre deux amours.

Rie Yasue, ill. Mako Taruishi : **Où veux-tu dormir, Noémie ?** (75 F). Un livre dans la pure tradition japonaise où la fiction sert de prétexte à une information documentaire.

■ *À L'École des Loisirs-Pastel*, Jeanne Ashbé : **À ce soir !** (95 F). Le rituel du « dépôt » à la crèche. Chaque enfant le matin garde un objet qui, au cours d'une journée vécue au sein de la collectivité, lui rappelle la chaleur de la relation parentale. L'apprentissage de la vie sociale est souligné par un graphisme très lisible dont la couleur vive et généreuse souligne l'optimisme.

Kitty Crowther : **Va faire un tour** (79 F). Voir Chapeau p. 13.

Elzbieta : **Le Mariage de Mirliton** (89 F). Triste Mirliton - égaré parmi les personnages de la Commedia dell'arte - dont il ne possède ni la vivacité ni la gaieté !

David Ellwand : **Beaucoup de beaux bébés** (89 F). Des bébés dans tous leurs états, révélés par des clichés photographiques qui tantôt les détaillent, tantôt les magnifient. Une invitation au culte narcissique du corps.

Vivian French, trad. Claude Lager, ill. Barbara Firth : **La Chanson de Petit Crapaud** (69 F). Chaque espèce animale se différencie par son chant. Les personnages, échappés

pés du *Vent dans les saules*, possèdent une fraîcheur - très anglaise - due aux couleurs pastel employées par Barbara Firth.

Claude Masurel, ill. Laurent Liénard : *Sacha & Grappy* (49 F). Une vision sympathique, réconfortante et actuelle des grands-parents qui, malgré leur âge, savent se montrer dans le coup. L'illustration est découpée en petites séquences charmantes.

Andréa Nève, ill. Kitty Crowther : *Un Jour mon prince viendra* (69 F). La parodie du stéréotype dénonce en souriant une littérature de midinette et les clichés qu'elle engendre. Mais les rêveries d'amour sont-elles l'apanage des seules filles ?

Carl Norac, ill. Jean-Claude Hubert : *Cœur de Singe* (95 F). L'histoire hésite entre Kipling et une morale

humanitaire. L'archaïsme graphique de l'illustration exprime visuellement sa participation à une sagesse ancestrale.

Selçuk, texte de Paul Douard : *L'Abécédaire de Selçuk* (75 F). Cet alphabet est destiné à ceux qui, sachant déjà lire, aiment jouer avec les lettres. Sur la page de gauche les caractères typographiques dansent un ballet auquel la noirceur du lettrage confère une réelle noblesse. Sur la page de droite, la fantaisie délirante des illustrations en couleurs est limitée par un cadre rigide. Les mots commençant par la lettre citée forment une énumération à la Prévert.

■ Chez Gallimard Jeunesse, Ruth Brown, trad. Anne Krief : **Bobby**

(70 F). Le récit authentique de la fidélité d'un chien campant jusqu'à sa mort sur la tombe de son maître, agrémenté par la peinture de la campagne anglaise.

Philippe Dupasquier : *Fini, la Télévision !* (71 F). Une solution amusante pour guérir les enfants du syndrome de la télévision.

Tatjana Hauptmann : *Un Jour dans la vie de Galantine Petitgroin ; Le Voyage de Monsieur Dujarret* (135 F et 140 F). Rééditions. À première vue (et au second degré aussi !), il s'agit d'histoires cochonnes puisque le lecteur est invité à observer la vie privée d'une truie rose et grasse et, dans le second titre, d'un gros porc bien frais à travers des volets qu'il soulève.

Helme Heine : *Les Exploits des trois amis* (80 F). Un Heine décevant, même si l'on éprouve une sympathie évidente pour les personnages bien connus des trois amis.

Pef : *Moi, ma grand-mère...* (78 F). La réédition d'un classique qui n'a pas fini de faire rire les propriétaires de grand-mère.

■ Chez Grandir, Masako Matsuno, Yasuo Segawa : *Taro et le bambou magique* (90 F). Un conte moderne illustré à l'ancienne. Une mise en pages intelligente oblige à retourner le livre à la verticale pour accompagner la pousse du bambou qui, en grandissant, devient gigantesque.

Taro Gomi : *Noëls à la volée !* (98 F). La simplicité du graphisme de l'illustrateur japonais s'accommode bien ici d'un découpage qui ouvre des fenêtres et permet des envolées à travers les pages précédentes ou suivantes.

■ Chez *Ipomée-Albin Michel*, Serge Kozlov, trad. Pavlik de Bennigsen, ill. Vitaly Statzynsky : **Petit-Âne**



Le Voyage de grand-père, ill. A. Say, L'École des loisirs

(89 F). Certains sujets exigent une vigilance exceptionnelle de la part de l'éditeur qui se doit d'être plus attentif que jamais à la forme sous laquelle ils sont traités. En particulier, le sentiment de désespoir qui peut pousser un être vivant à décider de mourir rend scandaleuses la séduction, l'émotion facile et la pitié condescendante. *Petit-Âne* prétend raconter un suicide sous la forme d'un conte. Or la dénomination innocente de conte devient ambiguë si l'imaginaire collectif du conte traditionnel sert à cautionner l'expression de l'angoisse de l'auteur moderne ; le message ici est d'autant plus pervers qu'il suscite un dangereux amalgame dans l'esprit du lecteur enfantin. Voici donc comment débute l'histoire : « Il était une fois un petit âne qui désirait se pendre mais ne savait comment faire ». Le pauvre animal, soucieux de ne pas troubler ses amis par son suicide, s'en va par monts et par vaux chercher une âme charitable qui l'aide à mettre fin à ses jours. Et il trouve un « copain » pour faire cette sale besogne. Pas un mot sur les raisons qui incitent le malheureux à se donner une mort qui apparaît comme une délivrance. Sans doute est-ce pour confirmer l'obscénité de ce bonheur que l'illustrateur a choisi un style apparemment naïf, inspiré de la folklore russe, et sinistrement égayé par des couleurs vives. Enfin, contredisant la délicatesse dont il a doté son héros, l'auteur n'a pas cru bon d'épargner la sensibilité du lecteur en lui évitant le récit d'une pendaison heureuse : « La corde accrochée au clou tomba en ondée bienfaisante. Ni Sapin, ni Hirondelle, ni ses frères les Petits ânes dans l'étable ne virent Petit-âne passer ses oreilles dans la bouche. Seul parfois, les jours de

grisaille, l'Ourson, son copain se souvient que quelque part là-bas, il y a Petit-Âne entre ciel et terre. » sic. Espérons que l'indignation inspirée par la lecture de ce livre ne sera pas la cause d'un succès de librairie qui serait aussi déplacé que sa publication. En effet, ni la dédicace à un poète russe disparu, ni la participation des enfants (évoquée dans la préface) à l'illustration ne peuvent justifier la présentation ou représentation du suicide avec une telle légèreté.

■ Chez *Kaléidoscope*, Michelle Daufresne : **Fou rire** (72 F). Le trait alerte, l'emploi habile de la couleur et la technique de peinture à l'eau évoquent agréablement un monde polaire dégelé par un grand éclat de rire. D'autre part l'utilisation de l'anthropomorphisme nécessaire à un climat affectif n'est pas sans rappeler le ton désormais historique du Roman des bêtes, la fameuse collection publiée chez le Père Castor dans les années 30.

Amy Hest, trad. Elisabeth Duval, ill. Jill Barton : **Sous la pluie avec Bébé Canard** (72 F). Les grands personnages d'animaux anthropomorphisés sont inspirés de la tradition anglaise. Le caractère sautillant du texte rimé, les illustrations colorées à l'aquarelle répondent eux aussi à un classicisme qui affirme les vertus de l'apprentissage dans la bonne humeur et dans un climat détendu.

■ Chez *Mango*, coll. Les Petits Papiers, Bruno Heitz : **Pli non urgent** (55 F). Bruno Heitz est un dessinateur qui peut être brillant lorsqu'un sujet est dans ses cordes. C'est le cas ici où les amours épistolaires d'un homme des bois avec la demoiselle de la Poste illustrent excellemment le titre de la collection.

L'économie chromatique, le style naïf du trait noir imitant la gravure sur bois soulignent avec humour la sensibilité écologique de l'histoire.

Lionel Koechlin : **Un et ses amis** (69 F). Le graphisme stylisé de l'illustrateur, l'emploi de couleurs saturées accusent la lisibilité de ce livre à compter. Les figures, métamorphosées tantôt en chiffres, tantôt en lettres, gambadent avec une allégresse délurée sur des fonds flous.

■ Chez *Milan*, Michael Coleman, ill. Chris Mould : **Max le ferrailleur** (58 F). Une histoire de fantômes à la sauce anglaise. Le caractère brouillon du trait à la plume - assez semblable à celui de Quentin Blake - accentue la loufoquerie de l'histoire ; il est accompagné d'une typographie cursive dont le tracé déliant n'est pas toujours suffisamment lisible.

En Album Milan, Wolf Erlbruch : **Remue-ménage chez Madame K** (68 F). Une fable où il est dit que rien n'est impossible ; même les « vieux », prisonniers d'un réseau d'habitudes sclérosantes, peuvent changer et espérer échapper à la monotonie du train-train quotidien. Le style de Erlbruch est un exemple du non-conformisme graphique de l'école allemande. Le dessin est sans complaisance, truculent. Le thème de l'émancipation et de la liberté de pensée est traité avec cette impertinence qui ne surprend pas chez l'auteur de *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête*. Une grande leçon de vie.

Nancy Francq, ill. Isabelle Jonniaux : **Patience, mon ange** (48 F). Malgré une couverture peu engageante, l'illustration est alerte et le texte plein d'humour. Les relations entre le père et la petite fille sont dé/peintes avec un persiflage réjouissant.

■ Chez *Nord-Sud*, coll. Petits trésors, divers titres présentés comme chaque année à la même époque sous une forme miniaturisée. Bernadette Varenka ; Konrad Richter, trad. Anne Rêre, ill. Jozef Wilkon : *Les Bottes de Saint Nicolas* (16 F).

Dans la collection Un Livre d'images Nord-Sud, Dorothea Lachner, trad. Valérie Vittoz, ill. Michaela Helms : *Le Petit cheval vert* (89 F). Le style de l'illustration, la palette de couleurs acidulées rappellent Binette Schroeder. La froideur des tons verts et bleus exprime la poésie qui accompagne cette jolie histoire d'amour.

Květa Pacovska, trad. Géraldine Elschner : *Tour à tour* (175 F). Un beau livre dont la qualité plastique est incontestable. Mais la conception de la maquette et surtout les personnages donnent l'impression de déjà vu ! L'édition semble vouloir enfermer l'artiste dans un style qui a fait son succès alors qu'il existe des titres plus inventifs qui n'ont toujours pas été traduits en français.

■ Aux *Éditions du Rouergue*, Olivier Douzou, ill. Émilie Chollat : *Le Défilé* (72 F). Tous les livres du Rouergue sont d'une façon ou d'une autre anti-conformistes ; leur

message pétille de rouerie malicieuse et peut se lire à plusieurs niveaux. Ici la drôlerie du texte bourré d'allusions, le choix de l'illustration, la mise en pages sont très représentatifs du travail prospectif et audacieux de cette petite maison d'édition. Le jeu métaphorique sur la taille du caractère typographique, l'intelligence des cadrages, la dynamique graphique, la fantaisie inventive des personnages font preuve d'une rare insolence visuelle qui ne manquera pas d'amuser, à des titres divers, petits et grands.

Olivier Douzou : *Loup* (50 F). Jamais Olivier Douzou n'est aussi à l'aise qu'avec un mythe ou une ritournelle connus qu'il épelle et distord dans les limites d'un petit format carré. Ici son habituelle économie graphique et colorée lui sert à décliner la décomposition temporelle du jeu : « Loup y es-tu ? ». La tension provoquée par le suspense que met en œuvre l'apparition successive des différents éléments de la tête de la bête redoutable devient, au fil des pages, une gourmandise graphique. La chute est excellente. La malice répond au bon plaisir de tout lecteur et éveille l'esprit ludique qui sommeille en chacun de nous.

Frédérique Bertrand : *Nino dans le*

frigo (72 F). Au premier abord tout est extravagant, on ne lit pas *Nino*, on le regarde ; certes, il faut s'y prendre à plusieurs reprises pour déchiffrer les coquetteries de la typographie et le graphisme faussement naïf irrité à certains endroits, mais la diversité de la mise en pages, l'extravagance de l'histoire transforment vite la lecture en véritable jeu de piste réservé aux petits curieux.

■ Au *Seuil Jeunesse*, Benoît : *Oncle Gilbert* (85 F). Un peintre surréaliste met en pratique la définition de la représentation offerte par Magritte dans un de ses tableaux. Le neveu découvre avec amusement que la peinture c'est aussi la vie.

Thierry Dedieu : *Feng Fils du vent* (95 F). Le style de Dedieu, surligné d'un épais trait noir s'investit ici dans un archaïsme qui authentifie le caractère traditionnel de l'histoire. La technique, économe et maîtrisée, devient une réflexion graphique et poétique sur l'apprentissage de la vie et l'acquisition de la sagesse. Le texte trouve une inspiration orientaliste, flattée par l'emploi du noir et blanc, et la noblesse du papier sert de support à une superbe mise en pages.

C.A.P.



Le Défilé, ill. É. Chollat, Éd. du Rouergue